

**L'IMAGE DES ALLEMANDS
DANS LA FRANCE DE
L'ENTRE-DEUX- GUERRES**

Ralph SCHOR

« Quand un Français commence un discours d'une heure, on connaît sa conclusion d'avance. Quand un Allemand commence une phrase de cinq secondes, on ne peut même pas la prévoir ».

Ainsi s'exprimait le médecin et essayiste Elie Faure en 1929¹. Les Français de l'entre-deux-guerres possédaient en effet un sentiment très vif de la différence qui les séparait de leurs voisins allemands. Cette perception du vaste fossé existant entre les deux peuples, mais aussi la place tenue par l'Allemagne dans l'histoire et la vie culturelle, les souvenirs laissés par la Première Guerre mondiale se conjuguèrent pour éveiller chez les Français un intérêt souvent passionné pour les habitants d'outre-Rhin.

• Wotan et Werther

Le stéréotype psychologique de l'Allemand faisait de ce dernier une sorte de Janus, un individu possédant deux visages et deux comportements opposés : un guerrier adorateur de la force et un héros romantique.

C'était un lieu commun que de peindre l'Allemand comme dépourvu de grâce naturelle et de souplesse physique. La nuque rasée, la raideur du maintien et de la démarche, les cicatrices laissées sur les visages par les duels virils au cours desquels s'affrontait la jeunesse germanique, un habillement jugé ridicule juxtaposant une culotte courte en cuir, des tissus de couleur verdâtre et un chapeau à plumet semblaient caractériser de manière typique le style allemand, comme le rappelait le journaliste G. de Villemus : « Son crâne dénudé, à la forme carrée, sa raideur naturelle et son accoutrement souvent rehaussé par des balafres sur les joues constituent un état signalétique infaillible »².

L'extérieur rugueux et épais prêté à l'Allemand était en fait censé révéler chez celui-ci un manque de finesse et de vivacité intellectuelle. Elie Faure remarquait chez lui « la lenteur extrême du réflexe »³. La lourdeur de sa pensée réduisait les facultés critiques du Germain et le transformait en un sujet discipliné, soumis à tout ce qui incarnait la puissance, surtout l'armée. L'écrivain Jacques Rivière observait : « Si on met un uniforme à l'Allemand, sa reconnaissance n'a plus de limites. Celui qui l'habille le possède »⁴.

Mais, privé de meneur ou de chef, l'habitant d'outre-Rhin était réputé perdre ses repères, comme le notait André Maurois : « Un troupeau de prisonniers allemands passa, conduits par quelques highlanders. Leurs yeux apeurés de bêtes disciplinées semblaient chercher des chefs à saluer »⁵.

Le romancier Pierre Hamp qui, dans *Glück auf*, scruta l'âme de la nation voisine et reproduisit nombre de jugements communs, prenait à son compte les paroles suivantes : « Vous êtes une race de force plus que d'esprit. Imposer ou subir la force, c'est votre destin... Vous savez obéir quand on sait vous commander... L'Allemand ne demande pas plus d'explications à la force que les croyants à Dieu. Il est sans rancune contre qui le brutalise car il voit dans ce chef sévère l'homme destiné à vaincre et à le faire profiter, lui, l'assujéti, de la victoire commune »⁶.

¹ Elie Faure, *L'Ame allemande, la Grande Revue*, 1929, réédition sous le titre *Découverte de l'archipel*, Livre de poche, Paris, 1978, p. 193.

² G. De Villemus, *l'Echo de Paris*, 14 août 1926.

³ Elie Faure, *op. cit.* p. 168 et Gaston Japy, *l'Echo de Paris*, 25 février 1921.

⁴ Jacques Rivière, *L'Allemand. Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*, Gallimard, Paris, 1918.

⁵ André Maurois, *Les Silences du colonel Bramble*, Gallimard, Paris, 1921.

⁶ Pierre Hamp, *Glück auf*, Gallimard, Paris, 1934, p. 246.

L'esprit d'obéissance, le respect des hiérarchies et le goût de la vie collective prêtés aux Allemands étaient appréciés par les Français avec une sévérité mêlée de dérision. Les comportements de soumission faisaient souvent penser aux rats de la légende qui, sans réfléchir, avaient suivi le joueur de flûte, avant de s'engloutir à jamais. L'exécution passive des ordres et le goût des défilés bien ordonnés révélèrent que les Allemands en étaient restés à un stade très élémentaire de civilisation, celui où les hommes, effrayés par les dangers d'un monde inconnu, éprouvent le besoin de se rassurer en se serrant les uns contre les autres. En fait, cet instinct grégaire prouvait, pour les juges les plus sévères, que les Allemands, réduits à l'état de troupeau, ayant ignoré ou perdu toute velléité de liberté, restaient fidèles au fruste système de valeurs de la barbarie primitive. L'essayiste André Suares, dans son ouvrage *Vues sur l'Europe*, écrit entre 1929 et 1935, mais publié en 1939, insistait fortement sur la sauvagerie fondamentale de l'âme germanique : « La fidélité au maître et au chien du berger, c'est ce qu'ils appellent leur honneur »⁷. « Le barbare est la brute qui vit et pense en troupeau, qui répond à l'esprit par le poing et la hache, et qui a perdu le sens même de la liberté »⁸.

A la barbarie correspondait tout naturellement la rudesse des mœurs et une agressivité qui s'incarnaient dans la volonté de puissance germanique. Les Allemands, assurait-on, révéraient l'armée, défilaient derrière leurs bannières et s'exaltaient au son de musiques martiales pour conjurer leur peur, mais aussi par volonté de s'imposer de force aux autres peuples. Le romancier Alexandre Arnoux faisait dire à un de ses héros originaire du pays redouté, personnage s'adressant à un Français : « Nous ne possédons qu'une misérable qualité, la force ; mais, par exemple, nous savons nous en servir. Eh ! eh ! soit dit sans vous offenser, vous avez eu l'occasion de vous en convaincre »⁹.

Les militaires, mais aussi les savants, les artistes, les professeurs, les industriels, persuadés de leur excellence, faisant preuve d'un pédantisme insupportable, voulaient généraliser au monde entier leurs méthodes, leurs trouvailles, leurs façons de voir. Julien Benda rappelait que les penseurs d'outre-Rhin, fidèles interprètes de l'âme nationale, justifiaient l'impérialisme de leurs compatriotes : « On dit que Fichte et Hegel donnent pour terme suprême et nécessaire au développement de l'être le triomphe du monde germanique (...). Ce sera l'éternel opprobre des philosophes allemands d'avoir transformé en une mégère occupée à clamer la gloire de ses enfants la vierge patricienne qui honorait les dieux »¹⁰.

André Suares, après avoir qualifié l'Allemagne de « cancer de l'occident » ajoutait : « Sa fortune est faite de nos désastres. L'Allemagne n'est en occident que pour l'envahir, le dévaster et l'asservir ». « Violence, mépris des autres, certitude dans le crime et l'erreur même d'avoir toujours raison, ce sont les routes nationales de l'orgueil et de la prépotence. Bien loin d'être inhabiles à force de brutalité, la haine rend les Allemands plus sournois, plus cruels et plus secrets. Ils sont soixante millions à haïr d'un seul cœur et à mentir d'une seule bouche ». « L'Allemand revendique la terre, la province, le pays où il s'est établi par l'invasion silencieuse ; et bientôt il parle ouvertement d'en faire la conquête... On chasse le possesseur naturel de sa terre... On lui prouve même qu'on a raison de le voler et de le bannir... Seul, en vertu de sa race, un bon Allemand peut être le maître légitime de ce qu'il convoite sous le soleil »¹¹.

L'avènement d'Hitler en 1933, la vacuité et la dimension instinctuelle de sa pensée, la haine véhiculée par ses propos, la violence de ses méthodes semblaient bien illustrer la mentalité animale d'un peuple considéré comme barbare. Tous les Français ne réagissaient pas de même face à l'extrémisme nazi, mais la plupart se trouvaient encouragés dans la

⁷ André Suares, *Vues sur l'Europe*, Grasset, Paris, 1939, p. 150.

⁸ *Ibid*, p. 27.

⁹ Alexandre Arnoux, *Indice 33*, Fayard, Paris, 1920, p. 70.

¹⁰ Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, 1927.

¹¹ André Suares, op. cit. pp. 150, 179 et 221.

méfiance qu'inspirait le peuple voisin. André Suarès se singularisa par le caractère mordant de son analyse ; en effet, il ne trouvait pas de mots assez méprisants pour qualifier *Mein Kampf*, nouveau catéchisme du Reich : « Cet orage de stupidité, cette explosion de miasmes n'inspire pas moins d'ennui que de dégoût. Tant d'orgueil dans la sottise et la méchanceté, une telle impudence à s'adorer soi-même et à dégrader les autres, tant d'affirmations meurtrières sans l'ombre d'une preuve, le délire de ce primate qui s'accorde tout pour tout refuser à autrui, qui raisonne avec ses griffes et argumente avec ses crocs, ce radotage enragé mène le lecteur de nausée en nausée. Un vomissement de sept cent pages, vingt-neuf mille lignes de haine, d'injure et de bave, un monument d'imposture et de bestialité... tout ce que la fringale du massacre et l'appétit, plus sadique encore, de l'insulte et de l'ordure peut exciter d'instincts hideux dans la brute, voilà de quoi ce livre est fait »¹².

Au service de son nationalisme et de son esprit de conquête, l'Allemand était réputé mettre une grande faculté d'organisation et une intense activité : « Le travail n'est pas pour les Allemands cette punition qu'il est pour nous ; ils s'y portent de tout leur cœur ; c'est pour eux une manie, un vice auquel ils cèdent »¹³.

L'Allemand, pensait-on, croyait servir son pays en échafaudant des projets grandioses à l'excès, en tout domaine, puissance politique, domination économique, technologie, architecture, musique... Ainsi, l'art de Richard Wagner, dont on voulait bien reconnaître le souffle puissant, était aussi souvent critiqué pour la lourdeur de ses symboles, la théâtralité pesante de ses effets, l'enflure et la prétention de son inspiration. Les voyageurs français qui parcouraient l'Allemagne des années 1920 se disaient frappés par la fièvre de modernisation qui balayait ce pays, mais ils s'étonnaient des dimensions grandioses des bâtiments publics, ils s'alarmaient de la taille des usines et des installations techniques dont celles-ci étaient dotées. Quand la crise de 1929 s'abattit sur le Reich, ces mêmes observateurs rappelèrent que la surproduction venait sanctionner un déséquilibre inévitable entre ce qui sortait des immenses manufactures et les possibilités d'absorption du marché. A l'évidence, l'Allemand apparaissait comme un mégalomane qui se complaisait dans « l'excessif comme nous dans le juste »¹⁴. Le mot « kolossal », souvent utilisé, caractérisait l'esprit germanique.

Le déséquilibre auquel conduisaient les entreprises allemandes révélait, selon les psychologues français, une sorte de déficience mentale. L'Allemand, en effet, ne parvenait pas à concevoir l'harmonie et l'unité : « Il confond la minutie dans le détail avec l'achèvement, le formalisme avec la forme, le pittoresque avec le beau »¹⁵.

Ainsi, la création artistique allemande semblait fascinée par l'informe et le monstrueux. Dans la peinture, remarquait-on du côté français, Grünewald, Dürer, Grosz et les expressionnistes cherchaient à déstructurer les formes. Dans la littérature, von Arnim, Hoffmann, les frères Grimm, Goethe lui-même aimaient à évoquer diables, sorcières et gnomes répugnants. L'œuvre de Wagner elle aussi était peuplée de créatures fantastiques.

C'était précisément par le biais du fantastique que s'élaborait une autre image de l'Allemand, lequel n'était pas toujours peint comme le rigide officier prussien ou le « Herr Doktor » bardé de ses certitudes intellectuelles. Les Français cultivés voyaient souvent le pays voisin comme une terre de rêve et de mysticisme, couverte de forêts profondes et brumeuses, parsemée de petites villes gothiques et de châteaux hérissés de tours, de clochers, de toits pointus. Dans ce décor médiéval stéréotypé pouvaient prendre place les récits légendaires et symboliques. L'Allemand qui s'aventurait dans ces forêts mystérieuses et vivait dans ces villes étranges était généralement décrit comme un romantique, une âme sensible et idéaliste, un être à mi-chemin du songe et de la réalité, acceptant le merveilleux comme partie

¹² André Suarès, *op. cit.* p. 44.

¹³ Jacques Rivière, *op. cit.*

¹⁴ Pierre Hamp, *op. cit.* p. 138.

¹⁵ Elie Faure, *op. cit.* p. 174.

intégrante de l'univers. Cet homme ouvert au surnaturel et à l'inexprimable communiquait souvent par la musique, langage sensuel et symbolique si différent de la rigoureuse explicitation cartésienne française. Des romanciers comme Pierre Benoît dans *Koenigsmarck* (1918), Alexandre Arnoux dans *Indice 33* (1920), Pierre Mac Orlan dans *Malice* (1923) mirent en scène l'Allemagne fantastique. Jean Giraudoux, dans *Siegfried et le Limousin* (1922) fit naître l'amitié liant ses deux héros, Jean et Zelten, au cours d'une représentation de *Tristan et Yseult* à Munich. Dans *Ton pays sera le mien* d'André Lamandé (1925), l'Allemande Dorothée séduisait un jeune Français en jouant Beethoven au piano. Beaucoup de Français mélomanes écoutaient les lieder sentimentaux comme l'expression la plus fidèle de l'âme allemande.

Le stéréotype de la femme allemande comprenait également une image double. Les Français imaginaient d'une part un modèle de Walkyrie, fière, forte, rude parfois, trempée dans l'acier, débordante d'énergie. Telles étaient Eva dans *Siegfried et le Limousin* de Giraudoux ou Dorothée dans *Ton pays sera le mien* de Lamandé. Il existait à l'opposé un type de Gretchen douce, féminine, sensible, touchante même, comme Elsa dans *Glück auf* de Pierre Hamp ou Renate dans *L'Année des vaincus* d'André Chamson (1934).

Les observateurs français choisissaient l'interprétation qu'ils jugeaient la plus authentique. Certains, cependant, sentaient qu'il était difficile d'enfermer l'âme allemande dans un seul moule et qu'en fait deux natures s'affrontaient dans la personne de leurs énigmatiques voisins. Ainsi Elie Faure : « Cramponné à la science d'une main, l'Allemand cherche, de l'autre, à saisir la nuée qui passe »¹⁶.

Charles de Gaulle comprit aussi dans son livre *Vers l'armée de métier*, paru en 1934, que les Allemands, dans leurs élans, dans leur réflexion, dans leurs expressions artistiques, dans leur vie quotidienne, constituaient un « faisceau d'instincts » antagonistes : « L'Allemagne, force de la nature à laquelle elle tient au plus près, faisceau d'instincts puissants mais troubles, artistes-nés qui n'ont point de goût, techniciens restés féodaux, pères de famille belliqueux, restaurants qui sont des temples, palais gothiques pour les nécessités, oppresseurs qui veulent être aimés, séparatistes obéissant au doigt et à l'œil, chevaliers du myosotis qui se font vomir leur bière, route que Siegfried le Limousin voit épique le matin, romantique vers midi, guerrière le soir, océan sublime et glauque d'où le filet retire pêle-mêle des monstres et des trésors, cathédrale dont la nef polychrome, assemblant de nobles arceaux, emplie de sons nuancés, organise en symphonie pour les sens, pour la pensée, pour l'âme, l'émotion, la lumière et la religion du monde, mais dont le transept obscur, retentissant d'une rumeur barbare, heurte les yeux, l'esprit et le cœur ».

Au-delà du portrait psychologique plus ou moins stéréotypé qu'ils brossaient, les Français devaient bien nouer des relations pratiques avec les Allemands.

• Des efforts de compréhension à gauche et dans l'intelligentsia

Au lendemain de la Grande Guerre, peu de voix se firent entendre en faveur d'une réconciliation franco-allemande. La rancune contre les « Boches » accusés de mille perfidies et finalement vaincus au prix de très dures souffrances était même si forte qu'une simple invitation à un jugement équilibré à l'égard du peuple voisin apparaissait inopportune.

Cependant, avec le temps, un climat moins passionné s'établit. A partir du milieu des années 1920, les hommes de gauche et certains intellectuels osèrent dire que les Français et les Allemands n'étaient pas condamnés à l'incompréhension. Accompagnant l'action de Briand, des voix s'élevèrent même en faveur d'un rapprochement entre les deux nations. Les milieux les plus ouverts réservaient un accueil chaleureux aux visiteurs venus d'outre-Rhin.

¹⁶ Elie Faure, *op. cit.* p. 169.

Les écrivains Fritz von Unruh, Ernst Robert Curtius, Hermann Keyserling, Heinrich et Thomas Mann furent invités à prononcer des conférences à Paris, reçus avec sympathie, entourés d'admirateurs. Ainsi Thomas Mann relate que, lors de son séjour dans la capitale française en janvier 1926, il eut des échanges très cordiaux avec des hommes politiques et des intellectuels qui avaient en commun d'être progressistes ou éloignés de certains sectarismes, tels Daladier, Painlevé, de Monzie, Philippe Berthelot, Viénot, Basch, Louise Weiss, Du Bos, Mauriac, Langevin, Fabre-Luce¹⁷. D'autres initiatives témoignaient d'une égale volonté de rapprochement. Ainsi, des personnalités et des organisations situées à gauche, Herriot, Buisson, les professeurs Prenant et Richet, la Ligue des droits de l'homme, la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, la Jeune République fondèrent en 1926 le Comité d'échanges interscolaires franco-allemand. Le démocrate-chrétien Marc Sangnier organisa des rencontres de jeunes français et allemands dans sa propriété de Bierville. Au cours des années 1930, quand l'Allemagne fut frappée par la grande crise économique mondiale, les syndicats invitèrent en France, pour la durée des vacances, des enfants de chômeurs allemands. Tous ces efforts illustraient la volonté de faire mieux se connaître les nouvelles générations afin de favoriser l'apparition d'un climat amical.

Les milieux les plus ouverts essayaient aussi de ridiculiser et de réfuter les excès de la propagande antigermanique. L'hebdomadaire satirique *le Canard Enchaîné* prit sa place dans le combat : dans ses colonnes, l'écrivain Jean Galtier-Boissière traita de « salaud » son confrère René Benjamin et qualifia d'œuvre d'« excitation chauvine » la pièce de ce dernier, *M. Fritz-Franz Neumann*, narrant les aventures d'un Allemand en France¹⁸. La presse de gauche, par des échos ou des nouvelles, fournissait des contre-exemples prouvant que les Allemands pouvaient vivre en France sans difficultés et y nouer des relations cordiales avec leurs hôtes¹⁹. Les progressistes et même certains libéraux, conscients du manque de main-d'œuvre dont souffrait l'économie nationale, étaient partisans d'aider à la venue de travailleurs immigrés allemands dont les qualités de discipline, de régularité et de sérieux étaient vantées.

Au cours des années 1930, quelques jeunes intellectuels succombèrent à une autre forme de sympathie pour l'Allemagne. Déçus par la vie politique française, par l'impuissance du parlementarisme, par la mentalité de leurs compatriotes jugés trop passifs, par tout ce qu'ils appelaient « le désordre établi », ils se prirent d'intérêt pour le nazisme, pour la vigueur prêtée à celui-ci et sa fonction régénératrice de la nation. Les journalistes Jean Luchaire et Fernand de Brinon, très liés à Otto Abetz, chargé de la propagande allemande en France, organisaient des échanges culturels entre les deux pays. L'écrivain Pierre Drieu La Rochelle, peintre de la décadence de la société française et convaincu que l'avenir appartenait aux grands regroupements politiques européens, crut trouver une réponse dans le nazisme. Au cours d'un voyage effectué en Allemagne en 1934, il vit dans le nouveau régime un exemple de virilité et de renaissance ; à la fin d'un souper, il alla jusqu'à dire qu'il admettait fort bien que les Alsaciens se sentissent surtout attirés par l'Allemagne et moins par la France. En fait, Drieu La Rochelle rêvait de construire une sorte de fascisme français. La même inspiration animait Robert Brasillach, écrivain et journaliste voulant opérer une synthèse entre le vieux traditionalisme français et le jeune fascisme allemand. Fasciné par les grandes cérémonies nazies de Nuremberg, il décrivit avec émotion ce « lieu sacré du mystère national », cette « cathédrale de lumière », le « silence surnaturel et minéral » et conclut : « Je ne crois pas avoir vu de ma vie spectacle plus prodigieux »²⁰. La description de Brasillach relevait à

¹⁷ Thomas Mann, *L'Artiste et la société : bilan parisien*, Berlin, 1926 et Grasset, Paris, 1973.

¹⁸ Jean Galtier-Boissière, *le Canard Enchaîné*, 16 mai 1934. Même opinion dans le quotidien socialiste *le Populaire*, 11 mai 1934.

¹⁹ Cf. *le Populaire*, 12 octobre 1933. Henri Guillemin, *Fritz*, nouvelle, *Vendredi*, 7 août 1936.

²⁰ Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Plon, Paris, 1941, réédition ibid, 1968, p. 232.

l'évidence d'une perception romantique de l'Allemagne et du III^e Reich : « Les toits pointus ou ronds, le croisillon brun des poutres visibles, les fleurs à toutes les fenêtres, c'est l'Allemagne chère aux romantiques et à Jean Giraudoux. Parfaitement propre et gracieuse comme un jouet de Nuremberg, médiévale et féodale..., au long des rivières et des canaux, auprès des cathédrales et des admirables statues de pierre, c'est l'ancienne Allemagne du Saint-Empire qui se marie avec le III^e Reich »²¹.

C'était aussi par la voie du pacifisme que certains Français en venaient à considérer les Allemands avec bienveillance et à souhaiter un rapprochement. Dans ses souvenirs, Bertrand de Jouvenel note : « L'Allemagne m'était étrangère. Je savais d'elle seulement combien elle avait été proche de nous vaincre ; et tous mes aînés qui avaient fait la guerre m'avaient dit que si jamais elle entreprenait une guerre de revanche, nous la perdriions. Ainsi, la prudence autant que l'humanité appelait une réconciliation »²²

La recherche d'un climat détendu passait parfois par le cinéma. Ainsi, Jean Renoir a explicitement confié que son film *la Grande illusion*, tourné en 1937, avec Dita Parlo, Jean Gabin, Pierre Fresnay, Erich von Stroheim, Marcel Dalio, voulait notamment montrer que « les Allemands sont aussi des êtres humains »²³. En 1931, Julien Duvivier tourna *Allo Berlin, ici Paris*, avec Germaine Aussey, Josette Day, Wolfgang Klein, Charles Redgie, film dans lequel il narrait, sans allusion aux pesanteurs politiques ou psychologiques héritées du passé, l'idylle d'une jeune Allemande et d'une Française. *La Tragédie de la mine*, réalisée en 1931 par Georg-Wilhelm Pabst délivrait un message très symbolique : des mineurs français se trouvant bloqués au fond d'un puits à la suite d'un coup de grisou, des « gueules noires » allemandes se précipitaient à leur secours et, pour parvenir jusqu'au lieu de l'accident, descellaient la grille qui, dans une galerie, marquait la frontière entre les deux pays. Mais, à la fin du film, après le succès du sauvetage, la grille était à nouveau cimentée.

Il paraissait en effet très difficile d'effacer les méfiances et les vieilles rancunes.

• La prédominance de la germanophobie

Pour la majorité des Français, les Allemands constituaient une nationalité tout à fait particulière, dévalorisée par de lourds défauts. L'antigermanisme restait donc un sentiment courant. Le poète ouvrier Henri Vieillescaze, malgré ses bonnes dispositions de principe, ne cherchait pas à le dissimuler :

« Car ce n'est pas, hélas ! aujourd'hui ni demain
Qu'on éteindra chez nous la haine du Germain,
Cette haine tenace, inepte et criminelle,
Sorte de signe ardent, de tare originelle »²⁴.

Dans l'immédiate après-guerre, alors que les souvenirs du terrible affrontement franco-allemand étaient encore très frais dans les esprits, la rancune paraissait compréhensible. Le peuple voisin fut alors présenté comme le plus grand ennemi de la France. La presse, de l'extrême droite au centre gauche, publiait de nombreux articles sur les vaincus, montrait que ceux d'entre eux résidant encore de ce côté du Rhin constituaient une grave menace : les uns utilisaient de faux papiers, les autres se livraient à de louches trafics, beaucoup espionnaient pour le compte du gouvernement de Berlin. La présentation des faits divers impliquant des citoyens du Reich apparaissait très tendancieuse ; après l'arrestation de deux escrocs, le quotidien conservateur *l'Echo de Paris* observa : « Ils estimaient sans doute,

²¹ *Ibid.* p. 229.

²² Bertrand De Jouvenel, *Un voyageur dans le siècle*, Laffont, Paris, 1979, p. 200.

²³ Jean Renoir, *Ecrits. Ma vie et les films*, Flammarion, Paris, 1974.

²⁴ Henri Vieillescaze, *L'Exilé*, drame en vers, Besançon, 1937, scène IV, p. 39.

en bons Allemands, que s'il est habile de ne pas payer ses dettes de guerre, il est plus adroit encore d'aller rafler l'argent des bons Français chez eux »²⁵.

Les techniciens qui venaient livrer du matériel au titre des réparations étaient accusés de manifester une arrogance intolérable. *L'Action Française* dont l'antigermanisme constituait une tradition bien établie lançait des attaques ad hominem contre les représentants du pays honni, même quand ils étaient naturalisés français. Les royalistes et les radicaux s'indignaient ensemble de ce que, aux termes du traité de Versailles, tout Allemand dont l'épouse était originaire d'Alsace ou de Lorraine pût, à sa demande, devenir Français de droit. Le général Verraux s'exclamait dans *l'Oeuvre*, quotidien radical : « Serait-il convaincu d'avoir commis les crimes les plus atroces pendant la guerre, aurait-il violé des fillettes, tué des petits garçons, incendié des maisons, on ne peut le lui refuser. Car nos plénipotentiaires ont laissé introduire cette disposition monstrueuse »²⁶.

Il paraissait impensable qu'un Allemand fût preuve d'honnêteté et servît loyalement sa nouvelle patrie. Sa nature foncièrement mauvaise et anti-française faisait de lui un espion, un saboteur, un accapareur des richesses et des emplois, un agitateur politique.

Dans les premières années qui suivirent la fin de la guerre, la gauche elle-même se montra prudente et ne prit qu'en de rares circonstances la défense des Allemands. Sans doute ne voulait-elle pas céder à l'entraînement antigermanique ; mais, ne pouvant combattre seule la vague d'hostilité, elle gardait généralement le silence. De plus, il n'était pas certain que la gauche eût éliminé toute trace de germanophobie dans ses propres rangs. Ainsi, en 1919, lors d'une rencontre à Berne entre le syndicaliste allemand Janssen et le secrétaire général de la CGT française, Léon Jouhaux, les réticences de ce dernier à l'égard des vaincus apparurent évidentes. Jouhaux reprocha à son interlocuteur l'attitude trop nationaliste adoptée par ses camarades pendant la guerre et, relevant l'ampleur des destructions subies par la France, refusa de s'associer à une campagne des syndicats allemands qui voulaient accélérer le rapatriement des prisonniers de guerre²⁷.

Ce fut aussi en 1919 que les syndicats allemands, appuyés par le gouvernement de la République de Weimar, proposèrent d'envoyer en France des ouvriers qui travailleraient au relèvement des ruines²⁸. Dans l'opinion française, de la droite à la gauche, ce fut un concert de protestations contre la perspective d'un retour de ceux qui étaient vus d'abord comme les responsables des dévastations. Les socialistes et la CGT s'alarmaient en outre de ce que les ouvriers d'outre-Rhin fussent des concurrents pour la main-d'œuvre nationale. La droite s'indignait que les candidats à la reconstruction voulussent jouir des droits de coalition et de grève. Mais la principale critique était celle qu'exprimait le député des Vosges Contant Verlot : « Comment nos habitants du Nord et de l'Est supporteraient-ils le venue parmi eux de ceux qui, pendant des années, ont occupé leur foyer, réquisitionné tout, quand ils n'ont pas pillé, volé et tué »²⁹.

En 1919 se trouvèrent repoussées unanimement les propositions des syndicats allemands. Ceux-ci renouvelèrent pourtant leurs offres en 1921. Cette fois, la gauche politique et syndicale, dégagée du carcan de l'anti-germanisme, s'y montra favorable au nom du réalisme et de l'efficacité économiques. Le quotidien radical *l'Oeuvre* lança le slogan « Mieux vaut une maison boche que pas de maison du tout ». En revanche la droite manifestait son hostilité en se plaçant sur le registre sentimental et national. Dans un discours

²⁵ *L'Echo de Paris*, 10 juillet 1921.

²⁶ Général Verraux, *l'Oeuvre*, 9 janvier 1921. Cf. Maurice Pujo, *l'Action Française*, 25 mars 1920.

²⁷ Rapport de Léon Jouhaux, *XIVe congrès confédéral de la CGT (15-21 septembre 1919)*, l'Union typographique, Villeneuve-Saint-Georges, 1919, p. 43.

²⁸ Cf. Ralph Schor, Les travailleurs allemands et la reconstruction de la France au lendemain de la Grande Guerre (1919-1923), *Revue Historique*, juillet-septembre 1984.

²⁹ Constant Verlot, La main-d'œuvre dans les régions libérées, *le Parlement et l'Opinion*, 15 janvier 1920, p. 107.

qui produisit une très forte et durable impression, le conservateur Alexandre Crespel, député du Nord, s'écria : « Que viendraient-ils faire chez nous les criminels, si ce n'est peut-être insulter une fois de plus à la misère persistante de leurs victimes ? (...) Nous préférons rester dans notre tombeau et, plutôt que de les voir profanées par ces mains d'assassins, laisser nos cendres en repos et nos ruines inviolées dans la majesté de leur désert »³⁰.

Le gouvernement français, appuyé par les entreprises qui craignaient de perdre de fructueux marchés si les Allemands prenaient en charge la reconstruction, fit en définitive sombrer le projet.

Si les préventions anti-allemandes apparaissaient exacerbées dans l'immédiate après-guerre, l'écoulement des années ne modifia pas en profondeur les sentiments des Français. Six ans après la fin du conflit, un haut fonctionnaire, le préfet de la Haute-Marne, qualifiait encore un Allemand de « sujet de nation ennemie »³¹, cela au mépris de l'exactitude juridique. L'expression « Boche », communément employée, demeurait très péjorative. La presse enfantine utilisait ce mot et entretenait l'état d'esprit antigermanique auprès des jeunes générations³². Pour éviter les regards ou les remarques hostiles, il était prudent de ne pas déployer dans un lieu public un journal imprimé outre-Rhin³³ et il valait mieux s'abstenir de parler la langue tudesque. Ainsi, il fut conseillé aux juifs fuyant le nazisme et réfugiés en France après 1933 de ne pas entamer de bruyantes conversations en allemand dans les cafés, les squares ou le métro, cela pour ne pas indisposer leurs hôtes. Les exilés, en effet, étaient généralement considérés non comme des victimes d'Hitler, mais comme des Allemands marqués de manière indélébile par leurs néfastes origines nationales. L'extrême droite soupçonnait souvent les réfugiés israélites d'espionner la France pour le compte du Führer, afin de se réconcilier avec ce dernier. La présence d'un ressortissant du pays objet de tant de méfiance, fut-ce une discrète jeune fille, suscitait presque toujours un malaise³⁴. Dans le domaine politique, les tentatives de réconciliation entre les deux pays furent considérées, à droite principalement, comme vouées à l'échec. De la sorte, les efforts d'Aristide Briand suscitérent chez les nationalistes une forte hostilité. Jacques Bainville, de l'Action Française, pensait que « l'apôtre avait été dupe d'Allemands cyniques et rusés »³⁵.

Les hommes de gauche et les partisans de l'entente franco-allemande, eux-mêmes, ne parvenaient pas toujours à se déprendre de toute réserve. André Chamson, romancier progressiste, concluait à l'impossibilité du dialogue entre les deux nations ; l'ouvrier Carrière, son porte parole dans *L'Année des vaincus*, remarquait amèrement : « Sûr que les hommes, c'est partout du pareil au même. Mais les Allemands sont quand même plus étrangers »³⁶.

Les amours entre Français et Allemands, thème souvent abordé dans la littérature et au cinéma, paraissaient donc très difficiles. La majorité des œuvres concluait à l'impossibilité de l'union, principalement en raison du fossé creusé entre les êtres par la guerre. Dans *Axelle* de Pierre Benoît (1928), l'héroïne du roman, douce et aristocratique Prussienne, ne pouvait épouser le Français Pierre car celui-ci appartenait au pays vainqueur. Jean Mistler, à la fin de *Châteaux en Bavière*, montrait l'inévitable rupture entre le Français Jacques et celle qu'il aimait, l'Allemande Elsa ; cette dernière expliquait : « Jamais ta mère ne pourra m'aimer si je deviens ta femme... La haine des Français est devenue terrible ici ; demain, peut-être, la

³⁰ *Journal Officiel, Débats de la Chambre*, 30 mars 1921, pp. 1492-1993.

³¹ Rapport de juin 1924, Archives départementales de la Haute-Marne, 77 M 1.

³² Cf. *Bécassine alpiniste*, texte de Caumery, illustrations de Pinchon, Paris, 1923, pp. 25 et 30.

³³ Cf. Eve Dessare, *Mon enfance d'avant le déluge*, Fayard, Paris, 1976.

³⁴ Etienne Gril et Arthur Fleischer, *La Solitude à Paris*, feuilleton de la *Revue de France*, 1^{er} décembre 1933, p. 396.

³⁵ Jacques Bainville, *La Troisième République*, Fayard, Paris, 1935, p. 311.

³⁶ André Chamson, *L'Année des vaincus*, Grasset, Paris, 1934, p. 23 ;

guerre va recommencer, que ferions-nous alors ? Où t'attendrais-je, moi qui ne serais plus ni Allemande ni Française ? »³⁷

De même, dans *Une Française à Babel* d'Yvonne Renault-Magny, une Parisienne sentait naître son amour pour un jeune Allemand, mais, percevant l'énormité des barrières à franchir, elle renonçait au mariage³⁸. *Ton pays sera le mien*, d'André Lamandé, exposait les multiples obstacles auxquels se heurtait l'union d'un Quercinois et d'une Allemande, fut-elle d'aristocratique origine ; le vieux père, apprenant le projet formé par son fils, se montrait suffoqué : « Comment ? J'ai mal compris. Ce n'est pas possible ! Une Allemande ! Tu amènerais chez moi une von Wittensburg ! Une Dorothee von Wittensburg ! Jacques tu deviens fou ? Avant la guerre, un tel projet de mariage eût été insensé. Aujourd'hui, il serait criminel et honteux »³⁹.

Le fils, passant outre, épousait celle qu'il avait choisie ; la jeune femme se trouvait aussitôt jugée en ennemie par les villageois et en intruse par les amis ; les clients s'éloignaient ; pour toute la famille la vie devenait infernale.

Comment les Français expliquaient-ils les fondements de l'hostilité qu'ils éprouvaient à l'encontre des Allemands ? Ils semblaient généralement peu conscients de l'influence exercée par l'éducation ; celle-ci, au contraire, frappait un étudiant américain dont les propos furent rapportés par John Dos Passos : « J'en ai assez d'entendre répéter que les Boches sont des salauds, c'est tout ce que les profs français sont capables de nous raconter »⁴⁰.

En revanche, les Français relevaient souvent l'opposition qui existait entre le tempérament national et la culture des deux peuples. Plus déterminant apparaissait le poids des facteurs politiques. Selon l'opinion commune, la volonté de puissance des Allemands prenait constamment un tour anti-français. Pierre Hamp, partisan de l'amitié entre les peuples, admettait « qu'un vrai Allemand ne peut éprouver de déplaisir lorsqu'il tire juste sur un Français »⁴¹. Par dessus tout, le souvenir des horreurs de la guerre restait extrêmement vivace et empêchait beaucoup de Français de juger sereinement leurs voisins.

« Avions-nous jamais cessé de songer à l'Allemagne ? Y a-t-il un Français vivant à qui l'Allemagne ait cessé de paraître, fut-ce une seule année, comme une compagne toujours présente ? Avant la Grande Guerre, après elle, existe-t-il un pays qui ait autant fait partie non pas de notre vie intellectuelle, de nos curiosités, de nos raisonnements, mais de notre existence charnelle elle-même ? Qui ait fait en sorte que le destin, le malheur, le bonheur, aient, à un moment donné, un visage allemand ? »

Ces observations de Robert Brasillach⁴² traduisaient bien la place qu'occupaient les Allemands dans l'opinion française de l'entre-deux-guerres. Les Allemands ou l'Allemagne ? En vérité, il n'existait guère de différence entre les deux termes. Les individus et le pays formaient, dans l'esprit des Français, une entité inséparable et éternelle. Une sorte d'âme collective imprégnait les êtres et les choses. Un Allemand transplanté loin de sa patrie, fut-il détenteur d'une nouvelle nationalité par naturalisation, restait à jamais un Allemand, possesseurs des traits distinctifs de sa nation d'origine.

Une minorité de Français, se recrutant surtout parmi les intellectuels et les progressistes, jugeait le peuple voisin avec bienveillance. Dans ces milieux, l'Allemagne était peinte tour à tour comme la terre du romantisme et du rêve, parfois comme un modèle

³⁷ Jean Mistler, *Châteaux en Bavière*, Calmann-Lévy, Paris, 1925, pp. 168, 209-210.

³⁸ Yvonne Renault-Magny, *Une Française à Babel*, Flammarion, Paris, 1929, p. 258.

³⁹ André Lamandé, *Ton pays sera le mien*, feuilleton du *Temps*, 22 et 24 février 1925.

⁴⁰ John Dos Passos, *L'An premier du siècle*, Gallimard, Paris, 1952, p. 270.

⁴¹ Pierre Hamp, *op. cit.* p. 173.

⁴² Robert Brasillach, *op. cit.* p. 120.

politique et un exemple de régénération nationale. Quelques uns étaient conduits par pacifisme à souhaiter une réconciliation entre les deux pays.

Mais la majorité des Français restait méfiante, voire hostile. La critique, la dénonciation de la volonté de puissance germanique, la mise en évidence du fossé infranchissable séparant les deux peuples, le souvenir des souffrances endurées pendant la guerre de 1914-1918 amenaient à énoncer nombre de poncifs soulignant tous les défauts des Allemands. C'était là une attitude originale car les Français, d'une manière générale, éprouvaient de la sympathie pour les peuples limitrophes : les Espagnols, les Italiens, plus encore les Suisses et les Belges inspièrent des appréciations favorables⁴³.

En fait, les diverses nationalités étaient le plus souvent jugées en fonction des relations pouvant s'établir entre elles-mêmes et la communauté française. Ainsi, la proximité ou la distance culturelle, les alliances ou les affrontements politiques passés pesaient lourd dans le bilan final. Dans un tel type d'analyse, l'Allemagne ne pouvait éveiller la sympathie. Dans la mesure où l'image de ce pays était en grande partie inspirée par la rancune et la peur, on peut dire que le portait qui en était brossé révélait au moins autant la psychologie des Français.

⁴³ Cf. Ralph Schor, *L'Opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1985.